

Cartes postales de Russie

Jacques Godbout

Volume 2, numéro 2 (8), mars-avril 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59714ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Godbout, J. (1960). Cartes postales de Russie. *Liberté*, 2(2), 129–132.

Cartes postales de Russie

C'était une exposition d'envergure, avec des tableaux immenses, exotiques presque, puisqu'ils étaient soviétiques. Rien de tout à fait étrange cependant, et qui correspondrait à l'imagerie rideau-de-fer que chacun a sous le crâne.

La foule était nombreuse, les questions aussi violentes que les coups de coude. C'était ça la peinture de la République populaire; et les Canadiens de regarder; les uns avec méfiance — comme s'il s'était agi de propagande —, les autres avec surprise — la surprise de retrouver des images déjà familières —, d'autres encore, d'Europe centrale ou des Russies, avec un large sourire et des paroles étranges, bien heureux, tout compte fait, de se retrouver en famille.

J'y étais venu plein de préjugés, après avoir lu la longue page que Jean Sarrazin dans *La Presse* avait consacrée à ce qu'il intitulait "*à l'ombre des pompiers en fleurs...*" Je cherchai les pompiers et ne trouvai, à vrai dire, que des policiers, l'air ennuyé, qui montaient la garde, craignant de problématiques vandales.

Je comprends cependant la réaction de Jean Sarrazin. S'il ne l'avait eue ce jour-là, avant moi, s'il n'avait attrapé cet éternuement de patriotisme démocratique, je l'eusse moi-même laissé éclater. Jean Sarrazin a laissé parler un instinct: "*... des ponts, des locomotives, des tracteurs, des vaches à lait, les vierges fa-neuses et le cyclisme du dimanche, non, non, et non! ... Si c'est ça la joie de vivre, si c'est ça les lendemains qui chantent, si c'est ça la peinture... eh bien, j'avoue spontanément: Vive la paresse, les dettes, les vols d'élections, le frigidaire à crédit, la corruption, les vrais gangsters, le vice commercialisé, les démocraties non populaires!*"

Bon. Mais après ce premier réflexe conditionné en somme par notre milieu, et parce qu'un autre l'a eu pour moi, je me suis senti

tout à coup très, très attaché à ces tableaux de là-bas. Je me suis rappelé que les jeunes africains (intellectuels) qui n'ont pas été touchés par le tourisme prennent un vif plaisir, non pas à peindre des lions ou des cannibales ou des abstractions, mais plutôt des barrages dans des forêts vierges, des camions dans la brousse... Quand on n'a rien, quand chaque maison construite est une lutte et chaque camion d'une importance vitale, je crois que la sensibilité et l'intelligence peuvent admirer, peindre et même aimer quelque chose d'aussi peu poétique qu'un tracteur, par exemple.

Mais les peintres soviétiques ne sont pas libres et l'art abstrait leur est défendu parce qu'il est incompréhensible. Pourtant ce *Premier marché* de Moiseyenko ne demanderait que peu de retouches pour devenir un magnifique tableau abstrait en tons ocres et bleu gris. L'artiste peintre soviétique a une force qui ne nous est pas commune. Tout est sec et doux à la fois. Et presque tous les peintres exposant ont un métier solide, que nous ne connaissons plus.

Ils ne peuvent être abstraits? Que font-ils? Domashinkov peint des givres qui rappellent Utrillo que nous aimons bien, Shishko peint le Dniéper au matin et ce serait un paysage canadien que l'on aimerait aussi et que la Dominion Gallery vendrait sans grande difficulté tout comme ce jour d'automne de Savenko où un petit lac se nomme peut-être lac vert, ou lac noir. Les mêmes paysages.

Ils ne peuvent être abstraits? Pourtant la rivière de Kalnroze-Rosenberg reflète un Borduas comme par magie. Mais Rosenberg est sans doute juif et on lui pardonne beaucoup de liberté; et Nisky nous offre une composition moitié de Tonnancour, moitié abstraction-géométrique-en-bleu qu'il justifie par des faisceaux lumineux. Et qu'est-ce que cela prouve? Qu'ils ont l'étoffe, mais n'ont pas le choix.

D'ailleurs est-ce que notre peuple et notre gouvernement (s'ils pouvaient imposer leur volonté) nous laisseraient ce choix? C'est à Hamilton, récemment, qu'un conseil de ville a rejeté des tableaux et sculptures qui devaient orner son édifice sous prétexte que "les gens ne comprendraient pas..."

Si l'on y regarde de près d'ailleurs, l'exposition présente des tendances que l'on pourrait qualifier d'amusantes: ainsi, d'immenses tableaux où des cyclistes ont l'air heureux et en santé (ah la santé! le corps bien fait! une religion que parfois je leur envie). A quoi font penser ces horribles illustrations? A celles qui couvrent les pages des magazines américains. Que l'on songe à Norman Rockwell qui gagne chaque année le million de dollars à illustrer des *short stories*, des calendriers et des affiches publicitaires. Même en URSS, la compagnie Lipton trouverait des artistes à sa mesure.

Aux USA, l'on voit aussi de pareilles toiles plein les salons. En URSS, ce sont les musées qui les cueillent. Pour continuer le parallèle d'ailleurs, il est une petite toile où Khandzyan a peint une déclaration amoureuse entre un peintre et son modèle (habillé). C'est gentil. Et cela ressemble aux tableaux de cette école américaine pseudo-réaliste où la borne-fontaine a pris le pas sur le goût. Mais cela demeure gentil; et comment dire... Il y avait sur les murs tant et tant de cartes postales que c'était comme si l'on m'avait écrit de Russie; des cartes aimables où les paysans, les ouvriers, les pêcheurs sont forts et souriants, où les enfants ont la tête des nôtres, où les jeunes filles semblent saines et bonnes à marier. Du sentimentalisme, mais du sentimentalisme de spectateur.

Je n'en finissais pas de découvrir la présence humaine autour de moi, une présence à laquelle nous ne sommes guère habitués, qui n'est pas nôtre, mais qui demeure attachante. Ces métallos touchés de rouge et coupés comme les natures mortes de Cézanne, que signe Trufanov, c'est une carte postale de Moscou, Moscou où l'on ne croit en rien sinon au progrès; alors que nous, nous possédons le progrès.

Peut-être ai-je été touché par la couleur, par le rouge et l'orangé qui me sont familiers et que contiennent tant de toiles? Peut-être ai-je été ému par cette jeune femme que deux Allemands mènent au poteau? Plus, oui, que par Buffet. Et pourtant c'est signé Grigoyev et je n'ai pas connu cette guerre; mais le titre (n'oubliez jamais...) ne peut être de propagande; cette oeuvre a été faite pour les Russes, non pour nous; je n'en veux pour

preuve que le fait que les dirigeants soviétiques n'ont laissé sortir des toiles de l'URSS que trois ou quatre fois depuis la guerre. Pudeur? Crainte du ridicule?

Suis-je trop sympathique aux pompiers? Nous ne discutons pas politique devant des tableaux, mais peinture. Et je comprends que là-bas on préfère une jeune fille devant une plaine orangée à un pot de vin et des fleurs. Devrait-on dire que les Russes ont des goûts bourgeois? Ou que nos bourgeois qui s'y retrouvaient ont des goûts russes?

J'ai aimé ces cartes postales de Moscou qui sont d'autant plus romantiques qu'elles n'en veulent pas avoir l'air; ces tracteurs me font sourire puisque Cherapanov lui-même, caricaturiste soviétique, s'en moque. Voici donc des peintres qui ont la force et le métier nécessaires. Il leur reste à conquérir une plus grande liberté d'expression avant de pouvoir puiser à la richesse picturale d'aujourd'hui, mais alors ce sera bien fait; car, il m'en souvient, Chagall, Kandinsky, Nicolas de Staël et tant d'autres sont nés dans ces Russies.

Jacques GODBOUT